

Albert Strickler III

Le poète-traducteur

Il habitait – vivait – le monde en poète, prenait le parti de la poésie en toute chose, à tout moment. « Je suis poète », disait-il et pensait-il – à juste raison et titre. Il ne l'était pas seulement en écrivant des poésies, en créant, il l'était aussi en lisant. Il dévorait les poètes qu'il aimait, dans sa langue, ses langues, le français et... le dialecte alsacien, et en d'autres dites bêtement « étrangères ». Il s'en nourrissait. Il lui était ainsi tout naturel de traduire, donc réécrire, des poésies qu'il aimait, qui au hasard ou pas l'avaient « rencontré » et qui l'éblouissaient. Hermann Hesse, par exemple, affinités évidentes, mais aussi Paul Celan, qui est un défi. « Celan enfin, dont j'ai traduit tant de textes, parfois d'interminables heures durant, comme en apnée dans les profondeurs du silence. » (*Il a plu sur les cerises, Journal printemps 1995*, 13 juin.) Il ne le lâche pas. Il prend connaissance plus tard d'une publication de la correspondance entre Celan et Ingeborg Bachmann. Deux poètes d'après Auschwitz qui affrontent la noirceur et que le temps de la paix ne berce pas. « Es kommen härtere Tage. » (Strickler en poète prend le parti de la lumière. Cependant, « la mort se conjugue à la lumière. ») 2008 (19 septembre) : Celan, je l'ai beaucoup lu naguère, mais aussi traduit. Il me ramène sans que je sache pourquoi à mes « Visages » que j'ai « repris » hier. »

Hesse ? 3 juin 1997 (*Le cœur saxifrage*) : « Terminé ma journée de travail en traduisant, pour les besoins du bureau, « Valse brillante » de Hermann Hesse. *Ein Tanz von Chopin lärmt im Saal...* Ce qui m'a rappelé que parmi les nombreux chantiers entamés, il y avait justement celui d'une traduction de ses poésies complètes ! Rien que cela ! » Il avait souvent les yeux plus gros que le ventre... Comme tous les enthousiastes et surdoués ? Il était étudiant (encore), quand il se mit en tête de se lancer dans une telle entreprise. Il s'en souvient inopinément le 23 mars 2019 (*Journal, Le bréviaire de l'écureuil*) : il avait voulu réparer ce qu'il considérait alors comme une injustice, « le fait que les lecteurs français n'eussent pas le moindre accès au versant poétique de l'œuvre de Hermann Hesse », ils ne connaissaient que le romancier, l'auteur du *Loup des steppes*. Lui alors : « on l'a compris, je me lançai tête baissée dans la traduction de ses poèmes, dès qu'on m'en avait offert les deux volumes les rassemblant dans leur langue d'origine. Une tâche moins facile que ne l'avait présagé la simplicité des textes, voire leur naïveté, mais qui m'apporta à maints égards joie et sérénité avant de l'interrompre provisoirement, puis pour de bon. »

Par admiration, des pulsions de traduire s'emparaient de son énergie. Malgré l'afflux et son désir de « tout faire », il menait à bout certaines traductions, follement, de son plein gré, sans commande, sans garantie de publication. Dans sa jeunesse toujours (je ne saurais dater moins vaguement), il avait traduit en alsacien, intégralement, *Les noces de Figaro*, sous le titre *E verruckter Daa*. Il avait retenu le sous-titre « Une folle journée », qui dit si bien le rythme et la gaieté de la pièce. Comme en succédant au regretté (et oublié) Jean-Jacques Brunner,

auteur de *L'alsacien sans peine*, Méthode Assimil, 2001, je me trouvais éphémèrement conseiller littéraire auprès du comité du TAM/ETM (Théâtre alsacien de Mulhouse), je lui avais proposé de présenter et de défendre sa version « régionale » inédite. Il me confia le tapuscrit. Mes démarches restèrent vaines. Refus poli. Pièce trop compliquée à monter. La troupe ne disposait pas des forces et des acteurs nécessaires. L'ETM (*Elsasser Theater vu Müllhüse*) avait bien représenté naguère un drame, *Odile*, de Victor Schmidt, *Anne Balthasar* (de Nathan Katz), *Peter vu Hagenbach* (de Lina Ritter), *Mathis Nithart* d'Emile Storck. Tony Troxler était l'instigateur et tenait les rôles principaux. Il avait monté *D'r Moderne Ibelungskrank*, d'après une adaptation de la comédie de Molière par Claus Reinbold et puis à Mulhouse adapté du bexerois (dit bas-rhinois). Il avait aussi traduit et représenté *Le Bourgeois Gentilhomme*, avec Freddy Willenbucher, et la pièce grinçante de Berthold Brecht *La noce chez les petits bourgeois*, devenue *A gfitzi Hochzitt*. On se disait, Albert et moi, qu'une troupe qui avait pris les risques d'adapter et de s'approprier de telles œuvres pouvait bien avoir envie d'ajouter Beaumarchais à ses classiques et de donner *Les noces de Figaro*, en alsacien, non ? Figaro arpente le plancher et s'écrie : Ninzehn Fiass uf sexunzwanzig... Au son de Mozart ! C'était possible *sallamols*, jadis, au XX^e siècle encore, du temps de Tony ! Tony, qui, avec son audace, sa générosité, de saltimbanque, bondissait alors avec grâce des *Herre-n-Owa* aux grandes pièces dramatiques de notre répertoire alsacien. Il n'était plus là.

Avis aux héritiers de Tourneciel : regardez bien dans les malles jusqu'au fond et si vous retrouvez l'épais tapuscrit en format A4 de *E verruckter Daa*, apportez-le au CRTA, le Conservatoire Régional du Théâtre Alsacien. Quoi, quel Conservatoire ? Vous verrez, « l'atelier de formation de l'acteur dialectal », que Tony voulut créer en 1987 par là, en compagnie du metteur en scène et comédien Francis Haas. Nous sommes en 2024 ! Faut le temps qu'il faut. La route des bonnes idées est longue. Celui qui les a émises le premier n'en verra généralement pas la réalisation. C'est comme Moïse ! Exactement...

L'Alsace : pays des traductions, des adaptations, des assimilations, des emprunts. Et des rejets ? Très peu. Y a-t-il un poète alsacien du XX^e siècle qui n'ait pas produit des traductions ? La situation le veut et l'explique. Le « bilinguisme » (pourquoi des guillemets ?). La double culture. L'enracinement dans la langue seconde, si elle est la langue dominée, non officielle, non usuelle. La langue de l'enfance, généralement, qui attache et demeure. Heureux les pays à cheval... Les pays écartelés, qui se réparent... Voilà pourquoi nous sommes si formidables, sans oser nous le dire ! Nous avons en exemples majeurs, emblématiques si on veut, Nathan Katz, *Maie üs fremde Sproche*, *Nohdichtung in alemannisch*, et Emile Storck, *Baudelaire-Iwertragung* et *Verlaine-Iwertragung*. 11 et 10, 21 exploits. Le bonheur, la merveille, c'est quand le poème traduit égale, voire surpasse le poème original. Cela arrive.

Avec ses vêtements

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse,
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

*Mit ihrem Faltekleid wu spilt im Farwefir
meint mer, wenn si nur lauift, dass si sich biegt im Tanze,
so wie die Schlange wun e heiliger Fakir
im Rhythmus balanciert am And vu lange Lanze.*

La traduction alors n'est pas seulement et humblement au service du poème original, juste destinée à mieux le faire comprendre à qui ne connaît pas sa langue propre, pour lui « étrangère ». Et la traduction pourrait bien être écrite en prose, sans aller à la ligne. Juste un expédient, sans valeur en lui-même. Quand un poète s'y met et s'en pénètre, elle devient une création, pas une copie, elle est un renouvellement, une surprise, et constitue un art à part entière. Albert Strickler guettait ces réussites, ces miracles, et ne pouvait se contenter longtemps à moins. Il a découvert une pieuse création dans les traductions que Jean-Christophe Meyer, poète dialectal et en français éprouvé, a données d'un choix de poèmes de son grand-père, Paul Georges Koch (1908-1982), pasteur et poète en allemand, la langue de son enfance, sous sa forme orale dialectale, et, sous sa forme écrite littéraire, apprise au cours de sa scolarité « primaire » jusqu'à la fin de la guerre. Mais à cet âge avant dix, onze ans, on est marqué en profondeur dans la langue qu'on apprend par le b.a-ba, plus qu'après, plus qu'à l'adolescence. Après un passage zigzagant à travers la banque et le commerce, un an de service militaire « à l'intérieur », ne fût-ce qu'à Belfort, en 1929, il s'oriente vers la théologie à Montpellier et s'inscrit aussi à la Faculté de lettres. « Il est tout près de choisir la langue française... Arrive la guerre. » Il est vicaire à La Petite-Pierre, entre dans un réseau de la Résistance, francophile. Mais lecteur de Rilke et de Trakl, il ne pourra s'exprimer poétiquement qu'en allemand. (Même chose pour Alfred Kastler, né en 1902, avec lequel il se liera d'amitié.) Le destin des Alsaciens se jouait alors à quelques années près, quelques années d'école, deux, trois unités.

Albert Strickler reçoit de Jean-Christophe Meyer, son jeune ami poète, qu'il suit depuis ses premières publications, *Im Kreuzfeuer zweier Kulturen / Dans les feux croisés de deux cultures*, anthologie bilingue publiée à l'automne 2008, pour célébrer le centenaire de Paul-Georges Koch. Il entre facilement l'œuvre poétique de Koch, écrit-il dans son *Journal du Tourneciel 2008*, à la date du 18 septembre. Elle lui parle vraiment à chaque page, « surtout dans sa veine rilkéenne », lumineuse, mais aussi par ses affinités sombres, tourmentées, avec Trakl, dont l'atmosphère perce (se laisse reconnaître dans) le premier poème, l'ouverture donc, de *Liebesflug*, 1947.

In der Dämmerung

Ich saß am bunten Ofen
zu früher Abendstund.
Die Dämmerung in mauven
Gehäusen stieß den Mund
mir auf zu Zwiegesprächen
mit einem fernen Leid,
dass dunkle Lieder brächen
aus meiner Einsamkeit...

Un crépuscule « mauve » ? Pas joliment orange. Avez-vous déjà vu ça ? « Mauven », *malvenfarbig*, rime (vaguement), en allemand, avec *Ofen*. Une rime pour le moins rare, insolite. In mauven *Gehäusen* ? Le crépuscule aux chambres mauves... Chambres ? Espaces ? Ce crépuscule plutôt lugubre et oppressant, pas pittoresque, pas photogénique du tout, « a forcé ma bouche à dialoguer / avec une souffrance lointaine / laissant échapper des chants / obscurs du fond de ma solitude ». L'envol de l'amour (*Liebesflug*), annoncé, inespéré, se fait dans des conditions qui là ne paraissent pas idylliques... La traduction, méritoire, bienvenue pour le lecteur, échoue à rendre la compression poétique de l'original.

Dans ce recueil, *Im Kreuzfeuer...*, qui offre un condensé de l'œuvre poétique de Paul-Georges Koch, dans ses deux veines, lyrique et satirique, et la présente avec ses évolutions sur huit volumes (à compte d'auteur tous), de *Liebesflug*, 1947, à *Herbstgold*, 1981, et dans sa grande diversité, ses renouvellements, l'ami Albert Strickler a été enchanté par les traductions en allemand, jusque-là inédites, que l'auteur a donné de quelques poèmes de deux fervents poètes français de sa génération et de la Résistance, Pierre Emmanuel (1916-1984) et Luc Bérumont (1915-1983), qui avaient et cultivaient la foi en la poésie, en l'humanisme dans et par la poésie. « La clé de la chapelle est au café d'en face. » Quelle diagonale aimantée reliait l'Alsacien germanophone ignoré, isolé dans sa vallée vosgienne, à ces deux poètes éclatants, qui à Paris et en province représentaient si bien par leur place dans la presse et à la radio certains aspects de l'âme nationale française ? De Luc Bérumont, le poète alsacien avait retenu et traduit

Vendredi Saint

Du front ou de la vitre, à qui l'emportera ?
J'ai l'âge de Jésus quand il fut mis en croix.

Karfreitag

Stirn oder Scheibe, welche hält wohl am längsten stand?
Ich bin so alt wie Jesus, der dort am Kreuz hangt.

L'avait-il traduit à son insu – et sans sa permission ? Ou était-il en relation, en correspondance, avec lui ? Luc Bérumont fut chargé en 1945 de l'action culturelle à Baden-Baden. Il fonda une revue culturelle franco-allemande bilingue intitulée *Verger / Die Quelle*. Salutation aux *Vergers* valaisans de Rilke ? On aimera dans le titre cette équation : verger - source.

Luc Bérumont, qui aimait mettre de ses poèmes en chansons et se fit beaucoup entendre sur Radio France, « La parole est à la nuit », est presque complètement oublié aujourd'hui, mais pas par Albert qui rappelle dans son *Journal 2008*, le 18 septembre, avoir dit ailleurs, sans plus de références, combien son « Feu vivant » l'avait brûlé naguère. Qui veut chercher ce feu ?

Souffrant d'insomnie une fois de plus ou plutôt ne trouvant pas de temps pour dormir, Albert a jeté cette nuit-là son dévolu sur la traduction de « Consentement au sommeil » de Pierre Emmanuel, un poète tumultueux, parfois torrentueux, qu'il évoque souvent. De « Consentement », il cite les deux premiers et les deux derniers vers qui font « comme des parenthèses d'or, des poèmes en soi » :

« La fin du jour c'est la fin du monde
Pour celui qui sait discerner...

Fidélité aveugle infailliblement noire
De Dieu qui passe à gué le néant chaque nuit. »

En allemand, n'est-ce pas plus clair ?

*Das Ende des Tages ist das Ende der Welt
Für den, der es zu erkennen vermag.*

*Blinde Treue, unfehlbar schwarz, des Gottes,
der die Furt des Nichts überquert, Nacht für Nacht.*

Consentir au sommeil ? On voudrait bien. Albert, fatigué, « découragé presque », en aurait besoin. Mais comme tout le monde en a l'expérience, Morphée ne se laisse pas fléchir, pas commander. Le dernier sommeil, la mort ? Non. « Consentement au sommeil cette boue sans traits et sans mémoire où tout amour fût-il de Dieu s'évanouit. » *Einverständnis zum Schlaf, dieser Lehm ohne Züge noch Gedächtnis, in dem jede Liebe ertrinkt, sei sie auch Gottes.* Il en savait un bout des affres de l'insomnie, pas toujours féconde nuit d'Idumée!

Pour traduire tous les poèmes connus de Nathan Katz et constituer une édition bilingue complète, Gérard Pfister, l'éditeur (Arfuyen), eut l'idée de faire appel à plusieurs traducteurs, tous poètes régionaux sachant l'allemand ou du moins ouverts, capables de le comprendre, car c'est toujours au fond de l'allemand, toutes disparités orthographiques balayées, toute anarchie mélodique sublimée. Parcourant la région du sud, c'est-à-dire du Sundgau même, au nord, aux extrêmes septentrionaux de l'Unterwald, il en rassembla finalement dix-huit qui rendirent hommage, culte, au poète devenu, dans son irréductible (archaïque) singularité même, emblématique de toute l'Alsace. Comme un poète national en quelque sorte qui fait l'unité, la symbolise et la concrétise. Belle, exemplaire, entreprise que cette traduction collective, dont tout le monde sans doute ne perçoit pas le sens profond, secret, discret, hors de toute institution, institutionnalisation. Parmi les choristes, Albert Strickler, bien entendu, à qui revint, pure affinité, de traduire *'s ewige Wunder* (Le miracle éternel), qui était tellement dans la note de ses propres chants, dans la célébration du grand Oui à la vie.

*Isch's nit e Wunder das, e heilig Wunder :
Üs all dàm Waihje, wu dur's Lang jetz geht –
Do wàrde jungi Pflanzle üfersteh.*

N'es-ce pas un miracle, un prodigieux miracle
que de jeunes plantes se lèvent
de ce souffle qui parcourt les terres ?

*Isch 'nit e Wunder das, e häärlich Wunder?
Sag, isch das nit e gross un heilig Gscheh?*

N'est-ce pas là un miracle, un merveilleux miracle ?
Dis, n'est-ce pas là un événement prodigieux et sacré ?

Voilà une poésie toute exclamative, caractéristique de l'âme de Nathan Katz, de sa fondamentale piété et de sa naturelle et réfléchie *Lebensfreude* (joie de vivre). Le traducteur varie habilement les adjectifs qualificatifs attachés à *Wunder* (miracle, en effet, ou merveille). *Heilig*, ce serait « saint », mais ça ne va pas bien en français ; « prodigieux » est un bon choix, dans le premier vers, et « sacré », à la fin du dernier vers et comme dernier mot. C'est bien le caractère sacré de la vie qui est signifié par Nathan Katz et qui fait sa philosophie, sa religion (religiosité). *Ehrfurcht vor dem Leben* ! Toute la pensée d'Albert Schweitzer, éthique et *Weltanschauung*. « *Üfersteh* », au terme du troisième vers, envoie à *aufstehen*, ressusciter, et non simplement à *aufstehen*, se lever. « *Auferstehung* » : Résurrection, Pâques ! Mais entendons simplement, sans métaphysique, *aufstehen* comme un *aufstehen*, nous y sommes autorisés. C'est un miracle déjà le « se lever » et pousser des plantes sur la terre. Silence, ça pousse, ça (se) lève ! Contempler ce miracle immanent du printemps peut nous suffire, nous combler, nous dispenser de la transcendance (métaphysique et théologique). Position de Katz, juif. Position de Schweitzer, chrétien. Sentiment de Strickler, poète. Contempler, nous arrêter devant, tout interdit, ce « *Gscheh* », *Geschehen*, *Geschehnis*, cet « événement ». C'est un génie du dialecte alémanique, comme du « haut-allemand », que de tirer d'un verbe à l'infinitif un substantif, qui fait concept – et qui permet ainsi à un élémentaire et commun parler alsacien de gagner une abstraction philosophique propre. *Geschehen* (*Gscheh*) : arriver, se produire, se faire. *Die Welt ist alles, was geschieht* (Wittgenstein). Le monde est tout ce qui arrive. *Geschehen* a en allemand une sorte de synonyme : *ereignen*, *Ereignis*, dont la traduction immédiate en français est aussi « événement ». *D'Walt isch e gross un heilig Ereignis*. Les philosophes allemands jouent entre les deux mots, *Geschehen* et *Ereignis*, s'amuse à distinguer. Je « joue » encore en français le mot « phénomène ». *Ehrfurcht vor dem Leben*, ce dont il s'agit au fond, est « respect », crainte et vénération, émerveillement, ravissement, étonnement devant... le phénomène (« prodigieux et sacré ») de la vie, devant le mystère (*Geheimnis*) du phénomène de la vie, à travers tous les vivants de la terre, des eaux et des airs ! Le poète veut « l'événement permanent ».

Cette traduction, « Le miracle éternel », Strickler a dû l'écrire et la donner en 2003, puisque le volume 2 de l'*Œuvre poétique* de Nathan Katz a paru chez Arfuyen dans l'année en septembre. Il ne tenait pas de *Journal* alors et nous n'avons donc aucun commentaire sur son travail. Le 18 mars 2013, dix ans plus tard donc, il note que parmi les premières tâches du jour il lui faut recopier en vitesse pour une amie, Elisabeth, la version alémanique du poème de Nathan Katz, *La vie après la mort*, qu'elle ne connaissait que dans une traduction de Jean-Paul de Dadelsen. En recopiant, il s'avise d'un lapsus : il a écrit (tapé) « près la mort ». Il interprète : sans doute par contamination avec *La lumière la mort*, cet album composé en association avec l'artiste peintre Dan Steffan qu'il vient de publier et dont le titre, parfois mal compris, on lui a dit qu'il fait peur, et pas envie, le hante. Il croit comprendre que « le problème c'est la mort, c'est l'emploi du mot et la réalité à laquelle il renvoie ». Il précise

bien : « *La lumière la mort sans virgule !* ». Ça commence comme ça : « Le premiers coups de fusil déchirent le silence de l'aube. La chasse est ouverte, c'est la rentrée de la mort. » (L'homme chasseur et l'homme poète sont diamétralement antagonistes.)

Par contamination, sans doute, il a mal cité le titre de la traduction de Dadelsen. Ce n'est pas « La vie après la mort », mais « Nous revivrons peut-être » (dans l'édition Arfuyen). Le titre original : *S Witerlàbe noh n em Tod*. Le mot « *Witerlàbe* » ou orthographié « *Wiederlawe* » interroge. Non pas *weiterleben*, continuer à vivre, c'est entendu, mais « *wiederleben* », vivre à (ou de) nouveau. (Renvoi aujourd'hui à la technique des transplantations d'organe, en particulier du cœur.) Jean-Paul de Dadelsen a traduit par « revivre ». Traduction canonique, toujours reprise. Mais elle se laisse discuter. Peut-être « renaître » ferait aussi – ou mieux – l'affaire ? « La renaissance après la mort » ? Nous renaîtrons peut-être... Une fois que nous serons morts... Une fois : emol. Peut-être renaîtrons-nous... dans... Sans en donner l'air, le panthéiste juif Nathan Katz élude la résurrection. (Le dire « panthéiste » n'est pas faux, mais peut être une simplification, comme pour Albert Schweitzer par exemple.)

*Un wenn mr emol tot sin,
Villicht ass mr no witerlàbe tien
So in allem wu scheen isch.*

*Villicht ass mr do sin
Im Làbe, wu im junge Chorn tribt...*

*Villicht ass mr lebändig sin
In dr Chraft vom Wing, wu dur s Holz geht...*

*Villicht ass mr no witerlàbe tien
In allem wu scheen isch,
In allem wu lebändig isch.*

Jean-Paul de Dadelsen:

« Et quand nous serons morts,
Nous revivrons peut-être
Dans tout ce qui est beau.

Nous serons peut-être
La vie qui monte dans le jeune blé...

Nous serons peut-être
La force du vent, qui va par les bois... »

« Villicht » est placé en relief en début de vers et de strophe. Le traducteur pourrait faire de même, quitte à inverser le sujet et le verbe. Peut-être serons-nous... Peut-être renaîtrons-nous / Dans tout ce qui est beau / Dans tout ce qui vit.

Insistance ainsi, poids phonétique et sémantique, sur « Peut-être » et dans nos oreilles envoi au « Peut-être » (théologique ?) de Claude Vigée pour qui « le nom de Dieu est : Peut-être ». Et attention : quand il est question de Dieu, il ne s'agit pas de Dieu seulement et de juste savoir (croire) s'il existe ou pas. Maigre question. Est-elle bien posée ? Il s'agit de la vie, de sa cause et de sa fin, du sens, de ce qui vient (viendra) après, si un après il y a. Croyez-vous en une – en la – résurrection ? Du corps ? De l'âme ? Croyez-vous en l'Éternel ?

Claude Vigée (Vie j'ai) se tient au bord de la tombe d'Evy, dans le cimetière de Bischwiller, le 22 janvier 2007. « Ma chère Evy est morte, le plus vif de moi-même. » Il murmure en patois (!) :

*Min lièwes Evy, dort dunde,
ém dunkle, fénde mir uns doch noch
villicht emool wédder !*

Nous nous reverrons (nous nous retrouverons) peut-être quand même encore une fois de nouveau... Remarquons-le : *Villicht* (« peut-être »), le mot, la pensée, relie entre eux, dans les profondeurs, le deux poètes alsaciens juifs Claude Vigée et Nathan Katz. A ce lien, nous pouvons donner du sens, il n'est pas de hasard. Ils éludent la résurrection, mais non l'éternité, « le miracle éternel », *s ewige Wunder*.

De l'avantage de penser dans deux langues au moins : le grec et l'allemand, le grec et le français, l'allemand et le français. Comme faisait Albert Schweitzer (Notices dans *Die Weltanschauung der Ehrfurcht vor dem Leben* III, 1-2, Werke aus dem Nachlass, C.H. Beck, 1999. *Anhänge*, p. 459) : « Pour ce qui est de moi, qui vis dans la langue allemande et dans la langue française, j'essaye toujours de traduire une pensée philosophique en français, afin de me rendre compte de ce qui en elle est indépendant de la langue. » Il avait l'habitude de vérifier, tester, sa pensée en la formulant dans l'une et l'autre langue.

L'Alsace, pays du milieu, pays de traduction, dispose les (meilleurs) esprits à ce genre de gymnastique intellectuelle.

L'écrivain Gérard Pfister, poète et grand traducteur, de l'allemand de tous les âges, de l'alémanique, de l'anglais, de l'américain, du turc, du grec et du latin (*Ainsi parlait Epicure*, fragments inédits), et peut-être etc., a conscience de cette réalité depuis quarante ans. Il a créé la maison d'édition Arfuyen, y a publié dans différentes collections, Carnets spirituels, Neige, Vies imaginaires, Prix Nathan Katz du Patrimoine, des dizaines et des dizaines de classiques de la littérature alsacienne dans toutes ses langues. « Ecrire l'Alsace » a-t-il mis au programme de toutes sortes de « Rencontres Européennes de Littérature ». Le tout réalisé avec peu de soutiens et sans jamais parvenir à une assise institutionnelle dans les écoles, dans l'Éducation nationale, dans l'université, qui seule pourrait donner à l'entreprise et ses productions une nécessaire durabilité publique. Mais pour cela il faudrait une volonté et un pouvoir politique éclairé, soutenu par la population (un peuple alsacien) et autonome à quelques degrés. Ce qui est encore (toujours) inconcevable dans le cadre national de la République française.

Concrètement, en 2004, l'association *Eurobabel* a créé le Prix Nathan Katz du patrimoine qui s'est donné « pour mission de faire découvrir en langue française la richesse exceptionnelle des littératures d'Alsace en suscitant et encourageant le travail des traducteurs ». C'est ainsi qu'ont paru depuis une vingtaine d'années une vingtaine d'ouvrages qui tous, munis d'un indispensable appareil biographique et bibliographique, constituent un ensemble historique significatif de la littérature alsacienne enracinée dans l'histoire du pays, du haut-moyen-âge à nos jours... L'Alsace est une nation littéraire.

Pour 2012, le jury porta son choix sur une traduction de poèmes d'Emile Storck, sur le thème « Paysages et saisons ». Le Cercle Emile Storck – www.cercle-emile-storck.fr – décida une traduction collective. Il avait un délai de deux ans. Le travail démarra à l'automne 2010. A quatre finalement : le président de l'époque, Richard Ledermann, le vice-président, Jean-Paul Sorg, l'écrivain et homme de radio Jean-Paul Gunsett et le poète et éditeur Albert Strickler, qui faisait partie du jury et avait manifesté son intérêt, son enthousiasme. Il connaissait et avait dans sa bibliothèque *Melodie uf der Panfleet*. Je lui procurai le 2^e recueil, moins diffusé, *Lieder vun Sunne un Schätte*. Il le cueillit dans sa boîte aux lettres et nota à la date du 10 septembre 2010 : « Livre reçu dans l'intention de m'associer à la traduction de notre Verlaine alsacien. Et hop ! Un chantier de plus. »

L'automne est la saison où la lumière
Musarde rêveusement dans les arbres.

15 septembre. « L'émouvant rouge du ciel hier soir m'a ramené au poème d'Emile Storck, que j'avais lu, et déjà commencé à traduire, en début d'après-midi. Le petit livre est bien présent sur ma table et, à l'évidence, il me tente ! Mais me laisser ferrer davantage et c'est à la traduction de l'ensemble du recueil que je risque de m'atteler. Beau risque, me dira Untel ! » Sûr, plus personne n'est capable aujourd'hui de le prendre et même d'y songer. L'ensemble de ce recueil et de l'autre ne sera peut-être jamais traduit et réédité, vu le recul, irréversible, de la connaissance de la langue dans le peuple et chez les humanistes. Il savait d'avance pour lui qu'un « éparpillement perpétuel » le menaçait, qui le condamne à laisser ses trop nombreux chantiers en plan. Il se ressaisit pourtant : « Il faut néanmoins traduire Storck ! Donner à entendre cette belle langue de notre Verlaine à nous, qui à l'instar de celle de Nathan Katz recèle l'universel et dépasse de loin notre cher alsacien quotidien. »

Il ajoute un mot : « quitte à prendre un raccourci pour dire l'indicible évidence, à savoir que si j'ai repensé à Storck hier soir en regardant rougeoyer le ciel, c'est bien qu'il avait allumé en moi ce feu vivant que nourrit et entretient seule la poésie ! »

A côté de Jean-Paul Gunsett, d'une autre génération, né en 1925 à Masevaux, qui avait accueilli Emile Storck à Radio Strasbourg et disait (récitait) ses poèmes comme personne, Albert Strickler sera le traducteur le plus leste, le plus fécond, le plus robuste, le plus fiable, de l'entreprise. C'est au printemps 2012, l'échéance de la remise des traductions se rapprochant, qu'il se remet vraiment au travail. Inquiétude en début d'année, quand il voulut programmer ses nombreux chantiers. 8 janvier. « En m'apprêtant à comparer dans le détail ma version d'un des poèmes de Storck avec celle de Sorg, je me suis aperçu que j'ai perdu toute une série de ceux que j'avais traduits l'an dernier. Reste à savoir s'ils se sont simplement égarés sur un autre chantier ou s'ils sont passés à la trappe, victimes de mon fameux

classement vertical... » Il faut bien retenir cette dernière hypothèse, semble-t-il, et c'est irréparable...

Le 9 mars, il se trouve non loin de la vallée du Florival, sur l'esplanade de la basilique de Thierenbach, fermée entre midi et deux. En attendant l'organiste Thierry Mechler, il lit et traduit sur place le poème de Storck qui a décrit les environs et le lieu, tels qu'ils pouvaient apparaître dans les années 1950.

Grieni Weide mit Hardevih / Matte mit Wasser getränkt. / Bärge un Wàlder um si hi! // Stundeschlage im Glockespil / Wulke am Kirchedach! / Ampfer un Nessle uf lange Stil / Brüni Nussblätter kèie still / iwer der See am Bach.

Des pâturages verts où vague le bétail / des prairies gorgées d'eau. / Et tout autour monts et forêts ! // Sonne l'heure au beffroi / nuages accrochés au toit de l'église ! / Oseille et ortie sur de longues tiges / Feuilles de noyer brunies qui tombent / mollement sur le lac où se jette le ruisseau.

Il a dorénavant du mal à « lâcher Emile Storck », dont, dit-il le 13 mars, « je me sens toujours plus proche au fur et à mesure que je le traduis. Comme si avancer dans ce travail équivalait à répondre à un rendez-vous secret, notre rencontre étant par ailleurs placée comme une évidence sous le signe de la mélancolie. »

Réflexion sibylline. Comment la comprendre ? Quel est ce rendez-vous « secret » ? Avec qui ? Avec les merles, qui chantent dans certains poèmes de Storck, ou plus profondément, à l'arrière, le souvenir de son père, « petit père », qui apprenait à jouer de la flûte avec les merles ? L'humeur est à la mélancolie en ce jour, malgré la volonté de joie. « Il ne console pas grand-monde, le chant du merle, ce perce-neige sonore qui chante pourtant l'irrépressible venue du printemps... »

Les merles médiateurs, « objets transitionnels », entre Storck et lui, entre les poètes qui conjurent « Silent spring », les printemps silencieux qu'amènent les pesticides et insecticides... *Le printemps silencieux* de la biologiste américaine Rachel Carson a paru en France en mai 1968. Dédié à Albert Schweitzer, qui a écrit : « L'homme a perdu l'aptitude à prévoir et à prévenir. Il finira par détruire la terre », l'ouvrage n'attira pas l'attention des révolutionnaires situationnistes de l'année.

Avait-il tendance à oublier son devoir sur Storck, que le chant des merles le ramenait à son attention. 24 mars 2012 : « Quelle joie à entendre les merles se saouler de leurs trilles, à regarder la lumière qui éclot à l'horizon, à traduire Storck et à relire ses poèmes comme si on venait de les écrire soi-même... Le chant des merles sous la pluie à l'aube sert parfois à lui seul d'arche face au déluge du monde. »

28 mars : « Vite, écouter le merle ! Vite traduire Storck ! » Comme un remède matinal pour chasser la « grande angoisse qui crée un appel d'air vicié où s'engouffre un essaim de doutes ». Les merles, leurs chants : grand motif saisonnier du poète Albert Strickler. « Ses » merles s'envolent et pépient, chantent (à tue-tête !), à travers tous ses « Journaux », du printemps à l'hiver. Ils sont présents aussi dans le monde d'Emile Storck, même dans la neige. *Amsel im Schnee*.

E Singe, Jüzge un e Jubliere / kummt üs de Hecke bi de Gartetire. / D'Schwarzamsel pfiffert jede Morge ihre / Konzert wu si fir sich nur tüet fiehre.

Ça chante, ça exulte et jubile / dans les haies près de la porte du jardin. / C'est le merle qui pour lui tout seul / dirige son concert chaque matin.

Et *Amsel im Ràge*. Merle dans la pluie. Il faut entendre que jamais de la pluie n'a cure le chant des merles dans la fraîcheur matinale. *Kraschpelt der Ràge massleidig / iwer de Hàrze un Hàlder, / nie in der Kiehle kümmert sich drum / der Morgegsang vu de Veegel.*

Albert Strickler n'a pas traduit cela, mais il a écrit, le 19 mars, une phrase énigmatique et magnifique : « Le chant des merles sous la pluie à l'aube sert parfois à lui seul d'arche face au déluge du monde. »

Mais, affolement, voici déjà le plein été. Le travail avance et recule, d'être revu et discuté. 25 juin. « Après-midi de travail avec Jean-Paul autour de nos traductions. Dire qu'on a finalisé l'ouvrage serait grandement exagéré. Des difficultés résistent, le doute subsiste quant à certains passages. On prend ou trop de recul ou pas assez. Un seul objectif toutefois : faire entendre la voix du poète aussi imparfaite que soit la nôtre. » Je n'ai aucun souvenir de cette séance de travail sur la terrasse de Tourneciel. Il y a une douzaine d'années (seulement). Mais relisant aujourd'hui certaines traductions où j'étais intervenu, signées à deux, j'ai des mouvements de repentir. J'aurais dû, nous aurions dû, lui laisser son entière liberté de poète, au lieu de pinailler et de prétendre faire mieux. J'ai refait les comptes : sur 61 traductions dans le volume, 14 sont de lui seul, 12 ont été retouchées. Avec 26 traductions sur 61, il a été le plus productif des quatre... ouvriers.

C'est vrai, tous les traducteurs connaissent ces deux mouvements contraires : on reste collé au texte, fidèle à la lettre, ou, insatisfait, cherchant quelque chose de plus juste et de mieux sonnante, on s'éloigne, on dérive, on se perd...

*Un Summerveegel fliege iwrem Klee
un Blettle schwimme furt in Wassergràwe
wie dini Sorge un di Ardeweh.*

Des papillons qui survolent les trèfles
et sur l'eau des fossés de petites feuilles qui dérivent
comme s'en vont tes soucis et tes maux terrestres.

Est-ce que pour « Ardeweh » il n'aurait pas été plus judicieux de dire « mal de terre », dans un sens certes métaphorique : mal à la terre (qui souffre) ? Im Hàrz voll Menschheit holt er (der Dichter) sich si Singe – holt die Amsel si Singe... C'est d'un cœur « plein d'humanité » - ou d'un cœur « compatissant » ? – que le poète (le merle) tire son chant... « Ou » ? Au fil des actualités meurtrières, nous avons à nous rappeler que c'est synonyme, humain et compatissant.

Deux jours plus tard, 27 juin. Il faut se décider, couper. Mettre la dernière main aux traductions et hop. Reste encore ouverte la question du titre à donner à l'ensemble. 10 juillet.

Embarras. « Nous n'avons toujours pas trouvé de titre pour nos traductions des poèmes de Storck provisoirement rassemblés sous celui, proposé dès le départ par Sorg, de *Paysages et saisons*. Juste sans doute, mais si peu attractif... pour un éditeur. Impossible néanmoins de forcer. Il faut que le titre vienne pour ainsi dire de lui-même, comme un papillon sur une scabieuse. » Il viendra finalement du choix de l'éditeur qui le cueillera dans le poème, la traduction du poème *Auigscht* (Août) par... Albert Strickler justement.

Majoran :

Pfäfferminz in Gràwe un Hecke,
un im Koschmes si aromatische Schmecke!

Un poème botanique si caractéristique de la manière, de la science, de notre poète, et si purement descriptif et énumératif. Phrases exclamatives sans verbe pour la plupart, sur les quatre strophes. Apparence de simplicité et pour le traducteur, de facilité, mais...

Marjolaine !

De la menthe par les fossés et les haies
et le thym d'une si aromatique senteur !

J'ai été surpris de ce choix et j'ai discuté, contesté. En vain. J'ai dit que je ne le voyais pas et que ceux qui dans le Florival avaient connu le poète Storck ne le voyaient pas courir « par les fossés et les haies », que cette image d'un jeune poète romantique courant dans les prés ne lui allait pas du tout. Mais l'éditeur ami Gérard Pfister, poète lui-même, y trouvait de la fraîcheur et une tonalité évocatrice entraînante ! Je faisais remarquer toutefois que ce n'est pas le poète, le grave professeur Emile Storck, qui sautait « par » les fossés et les haies, mais qu'en toute rigueur il était seulement écrit qu'il y avait de la menthe « dans » les fossés et les haies – Pfäfferminz « in » Gràwe un Hecke – et qu'avec le thym ça sentait si bon. Un tel argument factuel ne comptait pas. L'image d'une gambade emportait tout. On s'arrêta sur un compromis. « Paysages et saisons » fera sur la page de garde un sous-titre.

L'ouvrage fut bien diffusé et promu en mars et avril 2013, en parallèle avec le centenaire de la naissance de Jean-Paul de Dadelsen. Heureuse conjonction. Sur le dépliant et dans la presse, on découvrit le visage d'Emile Storck. 19 mars (Journal 2013, *Pour quelques becquées de lumière*) : Albert Strickler lui trouve « un air à la Heidegger », qui « correspond bien à l'homme austère et discret dont m'ont parlé ceux qui l'ont connu. Bref, un triste sire qui a écrit de si magnifiques poèmes chantant la nature et... la mélancolie. » Je lui laisse, mais avec des réserves, l'expression vraiment rapide, cavalière, de « triste sire », c'est la photo-portrait de carte d'identité qui a été retenue, on n'avait pas grand choix. De même homme « austère » ? L'homme était divers. Il a montré un autre visage devant ses élèves, à l'Ecole Normale de jeunes filles de Guebwiller où il fut un enseignant heureux.

Une bonne critique parut dans *Exigence-littérature* sous la plume de Françoise Urban-Menninger, qui associa au poète son traducteur, « le diariste des *Andains de la joie* (2012) et... des riens somptueux » et releva que « chez l'un comme chez l'autre la mort semble par avance consentie dans une sérénité apaisée, selon ce que nous confie le *Papillon Aurore* » :

Je ne porte ni manteau ni lunettes de soleil,
je n'habite ni maison ni châteaux,
mais je ne vole que là où je veux,
et quand viendra l'instant de la mort je m'effacerai en silence.
Qui parmi les hommes connaît un sort meilleur ?

Ich hab ke Mantel, ke Sunnebrill,
un wohn nit in Hiser un Schlessen ;
ich flieg awer ane wun ich nur will,
un wenn ,s an der Tod kummt, vergang ich ganz still.
Wer vu de Mensche hat's besser?

Les papillons sont avec les merles des « médiateurs », comme nous disions déjà de ces derniers, qui se rappellent de temps en temps à Albert, lorsque des circonstances y disposent, des événements, ne seraient-ils que banalement météorologiques. Comme une canicule. 7 août 2018. J'ai envoyé aux membres du Cercle *Hundstag* (Jour de chien, vraiment) et sa traduction, pour leur montrer ce que les poètes peuvent en dire. Il se souvient. Il a traduit ce poème « naguère », un remarquable sonnet octosyllabique, avec la complicité de Richard Ledermann. Il n'a plus à livrer des traductions, aucune nouvelle anthologie en vue, mais son envie est toujours là. « Ah ! Emile Storck. Combien de fois, j'ai pensé à lui ces derniers jours » par ce temps qui nous assomme – à minuit, il fait encore plus de 25 degrés – et « en observant des papillons qui pétillent en nombre autour du Tournesol. Hâte de le relire et... de le traduire encore ! » Comme toujours pas le temps, autre chose, tant d'autres « chantiers » ouverts, et puis trop tard. Hélas ! Un inaccomplissement de plus dans une vie si mouvementée et riche. La condition humaine avale la condition poétique.

J'avais publié en 2011 dans la RAL (*Revue Alsacienne de Littérature*) un assez long article intitulé « Art et condition poétique : l'exemple d'Emile Storck » et illustré par des poèmes correspondants de l'auteur et leur traduction. Dans son Journal 2011, *Hors je*, le 28 juin, Strickler en cite la conclusion :

« Plus profondément, on conclura que la société, même sous son aspect de pays aimé, de *Heimat / Heimet*, est toujours coupable, toujours déficiente, vis-à-vis de ses poètes ; que c'était cela le sentiment et le message d'Émile Storck, qui s'était fait une raison de sa solitude. Une solitude devenue altière. »

Il ajoutait : « que de commentaires à faire ! Que de leçons à tirer et peut-être quel miroir ! »

Lui, le poète si convivial, si participant et communicatif, déjà et en premier par la diffusion annuelle de son Journal ? A l'opposé donc du retrait et de la solitude d'un poète vieillissant comme Emile Storck... Sans doute, en apparence, mais il se reconnaît bien dans le portrait de l'homme Storck et se lit dans certains poèmes qui ne sont pas simplement descriptifs, objectifs, dans le genre parnassien, mais proprement lyriques, qui disent « Je » (*Ich*), qui ne sont pas « hors je » - comme par jeu le *Journal* de cette année 2011 ! -, mais réfléchissent en épilogue la condition de loup solitaire (*Steppenwolf*) du poète dans nos sociétés il faut bien dire matérialistes, économistes et de spectacle permanent. Les poètes n'y ont aucun mandat, aucune utilité.

Nous connaissons bien ces sentiments d'amertume et ces représentations banales, mais quel que soit leur bien-fondé, leur évidence, l'évidence de la dérélition, il est réjouissant qu'Albert Strickler, un des meilleurs poètes alsaciens d'expression française, un poète si brillant et si sûr, si juste, ait reconnu en Emile Storck le dialectal un maître et qu'il ait consacré tant de temps à le traduire, à le servir, admirativement.

Jean-Paul Sorg
19 avril 2024

En épilogue (à la manière de...)

Ce vendredi 19 avril, après avoir terminé mon texte vers 11h, commencé il y a trois semaines, mais plusieurs fois interrompu pour autre chose, « d'autres urgences », aurait-il dit, je suis descendu en ville – à vélo, sous un peu de pluie, que du plaisir ! – acheter des journaux, dont en priorité *Le Monde* pour son supplément du vendredi, *Le Monde des Livres*. Je ne l'achète plus toutes les semaines, comme enfant *Tintin*, car le kiosque n'est pas au coin de la rue, il me faut parcourir quelques kilomètres jusqu'à la *Maison de la Presse* la plus proche. Je vois maintenant autour de moi, avec tristesse, que je suis le seul – encore – à ressentir le besoin de journaux, de grands journaux, une accoutumance depuis mes années d'étudiant, et à les lire, du moins les éplucher.

Bien m'en avait pris de « sortir ». Bonne pioche. Dans *Le Monde des Livres* de ce jour, une page sur Kant, « trois siècles de gloire et de controverse ». C'est vrai, il est né en 1724, le 22 avril, il y a trois cents ans. Je n'y aurais pas pensé tout seul, dans mon éloignement. (J'ai étudié et enseigné la pensée de Kant, les trois *Critiques*, pendant quarante ans.) Mais plus intéressant encore, plus sensationnel, en dernière page, retournant le supplément littéraire, je découvre : « Traduire me démultiplie », un entretien avec Josée Kamoun, qui vient de publier un *Dictionnaire amoureux de la traduction*. Formidable ! Je devore l'entretien, j'achèterai ce Dictionnaire. Voilà encore une de ces mystérieuses, miraculeuses, synchronicités, pur fruit du hasard, aurait dit Albert. Comme j'aurais aimé partager avec lui ce livre, comme il aurait brillé dans son *Journal 2024*, comme nous en aurions discuté !

Dimanche, le 21 avril, au *Forum du Livre* à Saint-Louis, le stand *Tourneciel* était fidèlement tenu par des amis et amies, certes. J'en connaissais quelques-uns. Myriam, Jean-Christophe, Martin, Jean-Marie. J'ai rencontré le sourire fraternel de Dan Steffan. Regards. Emotion silencieuse. Les disciples étaient là. Nous étions entrés dans le temps de la résurrection, de la relève, le temps long des « Actes des apôtres ».

JPS
22 avril 2024